

XYZ. La revue de la nouvelle

Le corbeau d'Edgar Allan Poe

Louis-Philippe Hébert



Numéro 99, automne 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2699ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, L.-P. (2009). Le corbeau d'Edgar Allan Poe. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (99), 33–51.

Le corbeau d'Edgar Allan Poe Louis-Philippe Hébert

C'EST le bruit de crécelle qui l'avait le plus intrigué. Peut-être justement parce que l'on n'entendait plus jamais de crécelles. Pourtant, en remontant dans son enfance à elle, il retrouvait un bruit de crécelle. Qui appartenait sans doute à une fête, se dit-il tout d'abord. Il voyait des bougies sur un gâteau. Une petite fille de six ans qui trouvait ça beau et qui ne voulait pas souffler les chandelles. Un anniversaire, bien sûr, mais ce n'était pas à ce bruit-là qu'il pensait.

Ce n'était pas le tic-tic-tic d'une crécelle en plastique qu'on tenait à bout de bras, comme si ça faisait plus de bruit quand les crécelles tournaient à la hauteur des oreilles. Oui, finalement. C'est une bonne idée. Près des oreilles, je veux dire. Menaçant. Près des oreilles, c'est aussi près du nez. « Attention, mon amour, prends garde de ne pas recevoir l'extrémité, celle qui tourne, contre le bout du... » Et puis non. C'est cela et ce n'est pas cela. Ça ne va pas.

Au Moyen Âge, on les fabriquait en bois. Une languette de bois appuyait sur une roue dentelée. La roue était fixée à un axe qui servait de manche. On agitait le manche pour faire tourner le moulinet. Le cliquet produisait un claquement répété. Le son servait à éloigner les bien portants quand on était soi-même pestiféré. Parce qu'à cette époque, il y avait la peste, le choléra, la lèpre. De belles maladies, compliquées, contagieuses. Sans pitié. Qui vous enlevaient toute une famille avant même de commencer à discuter. Tac-tac-tac.

Avec les siècles, les épidémies ont disparu et le moulinet bruyant est devenu un jouet d'enfant. Une crécelle. Aujourd'hui, c'est un jouet, tout bêtement. On ne pense pas à un instrument de musique. Je vous comprends. Produire de la musique avec un seul son qui se répercute à l'infini, ce n'est pas simple. Seules l'intensité ou la rapidité peuvent varier. Un jouet d'enfant, donc. Au lieu d'un moulin à prières. Ailleurs, en d'autres contrées, le même geste se répète mille fois pour faire tourner une prière mille fois durant la journée.

Les enfants des banlieues ne prient plus depuis longtemps et ils ne jouent plus avec des jouets aussi rudimentaires. « Tu te perds dans tellement de détails. » Parce que le diable est dans les détails. Ce sont les détails qui font que les ponts tiennent ou qu'ils s'écroulent.

Quelque chose qui claque. Voilà, on l'entend. Il fallait chercher dans son enfance à lui. Ah ! C'était plutôt le claquement d'un carton, voilà, voilà, voilà, contre la roue d'une bicyclette. Il pense qu'il y est. Un morceau de carton maintenu à la fourche de la bicyclette par une épingle à linge, oui, voilà. Un carton sur lequel les rayons de la roue viennent frapper. Plus vite, plus forts, plus rapprochés. Les claquements. Les rayons étaient constitués d'une succession de tiges de fer, de broches comme on disait. Tac-tac-tac.

Le carton pliait sous l'effet de la broche. Il suivait le rayon pendant un certain temps après l'impact, un instant très court, bien sûr. Puis il se libérait. Et il se présentait tout rigide au rayon suivant. Les sons sortaient de là. Le carton, lui, provenait d'un paquet de cigarettes. C'était le manchon d'un de ces paquets de cigarettes qui se défaisaient en plusieurs parties. Vous vous en souvenez. Vous ne pouvez pas ne pas vous en souvenir. Il y en a encore dans le marché.

L'une de ces parties, la partie cartonnée intérieure, était en forme de croix quand on l'aplatissait. Elle comportait des rabats. Ils étaient plutôt encombrants. Inutilisables, quant à lui. Mais, déjà à l'âge qu'il avait, il s'était fait la remarque que ce sont ces rabats qui retiennent les vingt-cinq cigarettes. Elles étaient réparties en une section de douze et une section de treize ; les cigarettes étaient bien cordées dans ce qui leur servait d'étui, mais cela n'aurait pas suffi, tout enveloppées qu'elles étaient dans du papier d'aluminium. Dans deux petits sachets de papier d'aluminium. Rien à tirer de cela, non plus. Le papier d'aluminium. Sauf le papier du dessus que l'on retirait pour exposer le bout des cigarettes et qui ne pouvait servir qu'à être roulé en boulette entre le pouce et l'index. Si l'on disposait d'une paille, ça pouvait être le pois d'un tire-pois.

Mais il y avait une autre partie du paquet de cigarettes et elle était la plus convoitée : le manchon. Rectangulaire, le manchon de carton glissait par-dessus l'ensemble et venait conférer une forme

rigide à tout cela ; c'était la partie la plus simple du paquet de cigarettes, ce manchon, tout en demeurant toutefois la plus intéressante à cause de l'effet d'écho créé par les deux surfaces qui frappaient l'une contre l'autre.

Le bruit se répétait, se répercutait, deux tacs au lieu d'un. La double épaisseur lui procurant davantage de rigidité, le carton reprenait plus rapidement sa position initiale, prêt à recevoir le coup du rayon suivant et le choc donnait un son de plus grande intensité. La fonction véritable du manchon n'était évidemment pas de produire plus de bruit que n'importe quelle autre partie du paquet de cigarettes. Son utilité première était plutôt de servir d'étui et d'empêcher tout le reste de s'éparpiller.

On était en présence d'un objet bien conçu et qui, beaucoup plus que fumer qui lui causait le vertige, épatait le jeune garçon qu'il était. Les cigarettes dans leurs petits sachets de papier d'aluminium étaient emballées à la perfection et le travail à la machine ajoutait un caractère clinique à l'objet. Des paquets de cigarettes ! Contre toute logique, ils en vendaient dans les pharmacies.

On prenait le paquet d'une main. Il suffisait de pousser de l'autre main dans le bas, les cigarettes apparaissaient, offertes, par le haut. Et le filtre en premier. Certains fumeurs y arrivaient d'une seule main, en tenant le paquet entre deux doigts, l'index et le majeur la plupart du temps ; ils se servaient du pouce pour faire glisser l'intérieur. Mais cela avait un côté impoli. « Tu vas te mettre en retard. Ta maman t'attend pour le souper. » À l'époque dont on parle, il ne fumait pas. Il était beaucoup trop jeune. Il roulait à bicyclette et, pour lui, un carton de paquet de cigarettes contre la roue d'en avant reproduisait le bruit d'une motocyclette. Il suffisait de fermer les yeux. Avec sa motocyclette, il serait à la maison en un rien de temps. Il était un enfant à cette époque.

Maintenant, il n'est plus un enfant et il est assis dans les marches qui séparent l'allée en deux parties égales ; il pourrait calculer la longueur de chacune en faisant appel à une trigonométrie même approximative. Les comparer pour vérifier si l'allée est vraiment divisée en deux parties égales et en avoir le cœur net une fois pour toutes. Peu importe. L'allée mène du trottoir à la maison.

L'inverse est vrai, surtout aujourd'hui. Et, aujourd'hui, disons que l'allée de béton mène de la maison à la rue.

Il avait toujours aimé ce coin de la ville. On se sentait encore en banlieue même si on n'y était plus. C'est ce qui lui plaisait. Il avait toujours eu un faible pour les contraires réunis. Et ici, ça se passait plutôt bien. Toutes ces petites maisons en rangée et bien rangées, les pelouses rasées bordées d'arbustes, les arbres qui avaient fini de pousser, les allées étroites en dalles de béton qui dessinaient jusqu'à la porte d'entrée de chaque maison un S à peine esquissé, ce n'était pas la campagne et ce n'était pas la ville. Le sentiment de rester à l'écart s'y était perpétué. Un quartier tranquille. Une place fortifiée. Idéal pour une petite famille. Il ne voit personne autour. Mais où étaient donc passés les voisins à cette heure-ci ?

Il avait beau regarder, il ne voyait pas d'enfants dans les environs. Ce n'était donc pas cela. Je veux dire l'origine du bruit. Il ne venait pas de là. Le bruit de crécelle. Pas de fête d'enfants. Pas de fenêtre ouverte. Et pas de ballons de couleur attachés à la poignée de la porte d'entrée. Les ballons de couleur font partie du code des banlieues. Ils indiquent un *party*. On voit les ballons, on sait qu'il y a une fête dans cette maison. Il y avait même des enfants qui n'étaient pas invités et qui entraient seulement parce qu'ils avaient aperçu des ballons à l'entrée.

Rien ne serait aussi simple pour lui, aujourd'hui. Il procède à un tour d'horizon approfondi ; les trois cent soixante degrés seront examinés. Non. Ce n'étaient pas les bruits d'une fête ni le son d'un carton qui claque contre la roue d'une bicyclette, comme il l'avait pensé tantôt. De toutes manières, cela n'aurait pas été intéressant. De faire du bruit ici. Avec toutes ces rues en cul-de-sac et en rond-point, la circulation était réduite au minimum. Les occupants arrivaient et en repartaient. Il n'y avait pas d'endroit ni devant ni derrière la maison où on pouvait facilement rouler à vélo. Prendre de la vitesse. Produire un bruit comme une mitraille. Mais une mitraille minuscule dont la voix n'aurait pas complètement mué.

Il avait vécu toute sa vie dans la banlieue. Il était ingénieur. Il lui avait paru normal pour un ingénieur de venir s'établir en

banlieue avec sa famille. Et la pointe de l'île, quoi qu'on en dise, ça avait été et c'était encore la banlieue. Même si, depuis l'intégration et la fusion des municipalités, ce n'était plus, à proprement parler, la banlieue. C'était de la politique, tout cela. Il n'y avait rien à comprendre. Fusionnée à la métropole ou non, cette partie de la ville demeurait plus artificielle que la campagne et plus sauvage que le reste de la ville — une sauvagerie calculée. Planifiée. Une vraie banlieue. Il ne voulait pas dire « une ville-dortoir ».

Tout le décor semblait tellement fabriqué, composé. Je ne suis pas sûr que ça plaise à tout le monde. « Artificiel, tu peux le répéter. » Artificiel, je le répète. Dans un monde d'artifices où il n'y avait aucune raison de craindre d'être tué, le bruit d'une mitraillette pouvait être béni. Et c'était bel et bien un bruit de petite mitraillette enrouée, non ? Une crécelle. Tout simplement, une crécelle. D'où provient ce bruit ? C'est obsédant à la fin.

Il était normal, également, qu'un ingénieur en vienne à penser comme un ingénieur. De quoi les objets sont-ils constitués, comment fonctionnent les choses, d'où tirent-elles leur origine : ici, en l'occurrence, le bruit de la crécelle était le produit d'une technologie détournée de sa vocation. Une technologie devenue jouet. Voilà, la crécelle était une application gratuite, une utilisation ludique d'une invention technique.

Le principe avait été développé pour empêcher un engrenage d'aller à reculons en bloquant la roue, de dent en dent. Il avait connu différentes utilités. À la limite, la clé à rochet pourrait en être un exemple. Cette clé est si utile quand vient le moment de visser un boulon ou de dévisser les bougies d'allumage.

Un grand nombre d'usages pratiques avaient suivi le taquet — cette petite invention, il avait fallu que quelqu'un y pense, et pas seulement jeter son sabot pour tout arrêter quand le moulin ne tournait plus rond ou quand il tournait à l'envers. Un jouet aussi en était dérivé. Il se dit que toutes les inventions avaient sans doute donné naissance à des jouets, un jour ou l'autre. Parfois, le jouet avait été préféré à l'outil. Les Chinois n'avaient-ils pas fait des feux d'artifice et des pétards avec la poudre au lieu de fabriquer de la dynamite et des fusils ?

À quel moment, fasciné par le bruit du cliquet, quelqu'un avait-il pensé à s'en servir pour s'amuser ? Peut-être, tout d'abord, avait-on pensé à le ridiculiser. « Écoutez-moi ce tapage ! » Affranchie de son utilité, la roue à cliquet était devenue un jouet. Un objet qui ne sert plus qu'à produire du bruit. Dont c'était devenu la seule fonction. Le bruit. La prière. La musique. Selon les civilisations... En quelles circonstances s'était-on permis de dévier... De choisir entre le dérisoire et le divin ?

Quand elle avait été délestée de sa fonction première, la roue à cliquet avait été déshabillée, déshabilitée. Déchue, d'une certaine manière. Elle était ressuscitée sous forme d'instrument de musique, d'accessoire de fête, de moulin à prières. Elle avait traversé le temps par elle-même, finalement. Puis, elle avait été réinventée. Car, depuis les années mille neuf cent quarante et quelques, une invention d'un autre ordre était transmise de génération en génération, d'enfant à enfant. De cette invention, le brevet, s'il fallait qu'il y en ait un, tiendrait en une phrase : placez le carton d'un paquet de cigarettes contre une roue de bicyclette et vous obtiendrez une motocyclette. Une vraie invention d'enfants. Un vélo qui devient une moto ! Instantanément. Comme en rêvent les enfants. Mais il n'y avait pas d'enfants dans les environs. Les cours étaient désertes. Le calme plat. Et lui, il étouffait. Comme s'il avait couru. Il n'avait pas couru.

De toutes manières, pensa-t-il, plus personne ne se donnerait la peine de faire tenir avec une épingle à linge un manchon tiré d'un paquet de cigarettes. Juste pour l'entendre frapper contre les rayons d'une roue et produire des sons... Il en avait déjà parlé à sa fille et elle avait ri de lui. « Voyons, tu es fou ! » Son beau vélo ! Aérodynamique et silencieux. Comme l'époque. Et il était seul aujourd'hui. Même pas de voisins. Ils ne sont pas encore arrivés du travail, rentrés de l'école, revenus du supermarché. Ça ne faisait pas de doute. Quelle raison aurait-il eu d'en douter ? Dans une petite banlieue où rien d'anormal ne pouvait se passer.

Et puis, les vrais paquets de cigarettes se font de plus en plus rares. Les manchons de carton, plus difficiles à trouver. La plupart des parents sains d'esprit avaient cessé de fumer. Les autres, par un

curieux exil, se tenaient le soir sur les marches qui coupaient l'allée en deux, dans le *no man's land* entre la rue et la maison. Ils inspi-
raient et ils exhalaient comme autant de petits braseros posés de
loin en loin dans le cul-de-sac. Ils fumaient des américaines qu'ils
tiraient d'un emballage mou qui avait tendance à s'écraser et qui se
révélaient complètement inefficace. Pour ce qu'un jeune garçon
pouvait compter en faire.

Même s'il se souvenait avec une précision infinie du paquet de
cigarettes et du bruit du manchon contre les roues de la bicyclette,
il n'arrivait plus à goûter la nicotine dans le fond de sa gorge ni à
sentir la fumée dans ses narines. Il était vraiment désintoxiqué.
Depuis combien de temps ? Il n'avait pas touché une cigarette
depuis des années. Il n'a pas pensé « allumé », seulement « touché ».
Comme si on pouvait se contaminer uniquement en y touchant.
S'accoutumer à la nicotine en voyant la fumée monter. On disait
« donne-moi une touche », non ? Mon Dieu, il a peur d'être en train
de perdre le fil de ses pensées. « Donne-moi une touche. » C'était un
signe d'appartenance. Un code comme les ballons de couleur pour
indiquer l'endroit où il y a une fête. Partager sa cigarette. Un geste
qui unifiait les amis, les amoureux. Une forme de baiser. Le baiser
de la mort, oui.

Bon. Il ne voulait pas se résigner. Il n'avait pas le choix. Il fallait
chercher la provenance de ce son, tac-tac-tac, à la hauteur du sol. Je
ne sais pas pourquoi. Il ne voulait pas croire qu'un insecte puisse en
être l'origine. Même si les insectes sont de belles mécaniques. Parce
que, voyez-vous, il avait déjà assemblé un insecte robot. Un kit qu'il
avait commandé sur Internet. Douze heures de travail, quelques
soudures et un peu de programmation. Beaucoup de patience et des
compétences dans la manipulation du fer à souder. De la concen-
tration.

Comme cela, pour le plaisir. Une coquerelle ou une coccinelle
virtuelle. Il avait choisi la coquerelle. Il ne se souvient plus à quel
moment dans le montage on optait pour l'une ou pour l'autre. Ni
des transistors ni des microprocesseurs employés. Contrairement à
celles de leur espèce, les naturelles, ces coquerelles-là n'avaient pas
peur de la lumière. Elles la recherchaient. Celle qu'il avait fabriquée

s'en nourrissait. De la lumière. Elle s'en servait pour recharger ses piles. Avec des capteurs solaires et des piles photosensibles. La coquerelle faisait montre d'une belle autonomie. Mais elle craignait les êtres humains et le bruit. Elle courait se cacher quand elle entendait des voix ou quand elle était surprise par un bruit de pas ou un son trop élevé. L'obscurité était sa cachette.

Lui, il n'avait qu'à s'asseoir dans le salon, les tentures grandes ouvertes, laisser le soleil pénétrer par la *bay window*, et attendre qu'elle sorte de sous le divan. Il ne fallait pas parler. « Les banlieusards ont des chats, des chiens, un oiseau, pas des insectes électroniques. » Il était le seul à trouver cela amusant. Il ne disait rien. Il attendait. L'insecte, non plus, ne parlait pas. Mais, dans le silence, on percevait le bruit très subtil de ses rouages, le chuintement des moteurs électriques, le cliquetis des engrenages, et, comme il ne l'avait plus revue pendant longtemps, il s'imagina que, par manque d'entretien, les bruits qu'elle générait elle-même avaient fini par l'effrayer. Et que la coquerelle restait maintenant cachée sous le meuble, terrorisée par sa propre existence.

Peut-être le comportement fou des insectes s'expliquait-il de la même façon ? Il avait entendu dire que certaines espèces de grillons, ou même de vulgaires sauterelles, pouvaient émettre un son semblable en frottant leurs pattes arrière contre leur abdomen. Ce qu'il pouvait imaginer être un son de la sorte. Un bruit de crécelle. On n'était pas à la bonne période de l'année. Ils sont fous. Pour cela, il aurait fallu qu'on soit en juillet. Pour entendre des grillons, il aurait fallu qu'il fasse chaud. Et il grelottait. Il avait froid.

Pourquoi ne rentrait-il pas dans la maison derrière lui ? Il y trouverait certainement de quoi s'habiller plus chaudement. Il pourrait se jeter une veste de laine sur le dos. La température à l'intérieur est nécessairement plus élevée. Il pourrait se mettre à l'abri. Au chaud. S'il avait froid. Non, il reste assis dans les marches au beau milieu de la petite allée. Il regarde la nuit qui, lentement, est en train de descendre. À égale distance entre la porte d'entrée et le trottoir. Assis sur les marches. Le béton est tiède. Pourtant, la température était torride, cet après-midi ! La chaleur dans les banlieues peut être horrible, quand on y pense. Pensez-y. Il a fait si

chaud durant toute la journée. Pire qu'au centre-ville. La crécelle revenait.

La crécelle ! Il allait l'oublier. Le bruit provenait plutôt du ciel. Le seul endroit où il n'avait pas regardé. Quand il leva les yeux, il aperçut, dans une éclaircie entre les arbres, de gros corbeaux, trois au début puis un quatrième, qui, maintenant qu'il les avait vus, volaient en silence au-dessus de sa tête. Il eut le sentiment d'avoir été reconnu. Et que le bruit de crécelle venait d'eux. Qu'ils l'avaient cherché. Lui. Qu'ils l'avaient repéré. Lui. Qu'ils l'avaient identifié. Oui.

Il a éprouvé le sentiment d'être cerné. Voilà, c'est cela. Il a fini par l'admettre. À cause du bruit de crécelle. Le supplice de la roue qui taque, taque, taque. C'est fou, mais c'est le même sentiment, atroce, pénible, qui s'empare de lui quand, roulant au delà de la vitesse permise, il aperçoit une voiture de police. Capté par le radar ! Il ne lui reste plus qu'à s'immobiliser et à attendre. Se ranger sur le bord de la route. Baisser la tête. Fermer la radio. Attendre. Peut-être qu'en se montrant une proie facile, complaisante. Peut-être qu'en s'offrant docilement en sacrifice. Peut-être qu'en faisant le mort... Ne pas bouger. Surtout ne pas bouger.

Il connaissait tous les stratagèmes dont la victime use pour déjouer le prédateur. Il les avait tous essayés avec elle. Ils avaient tous échoué. Et elle avait fini par lui reprocher son comportement. D'être à plat ventre devant elle. De la laisser toujours gagner. De refuser le combat. « Voici mon épée, je l'ai brisée contre ma jambe. Je suis à genoux devant toi. Tu peux me tuer. Tue-moi ! » Elle se retournait. Elle quittait la pièce. Mais sa rage n'avait pas baissé.

Il faut tout de même qu'il y ait un goût du jeu. Trop offerte, la proie devenait inintéressante et les policiers passeraient outre, toutes sirènes hurlantes ; préférant la proie mobile à la proie inerte, ils courraient derrière celui qui tente de leur échapper. Les prédateurs en uniforme ne s'occuperaient pas de lui.

Ouais, tout cela n'était qu'une fabrication de l'esprit. Il le savait. Il y penserait encore quand, sur la vitre de la portière, deux jointures frapperaient les trois coups. Il ne voulait pas regarder dans leur direction. Ne pas tourner la tête. Ne pas enclencher une argumentation ni lever le rideau sur une autre forme de théâtre en baissant

la vitre. Encore du théâtre. Un monologue essoufflé ou un regard muet. « Qu'allez-vous faire de moi ? » Ici, on peut parler d'une fatalité. La rapidité avec laquelle il était devenu l'ennemi. L'ennemi public numéro un. Un criminel en fuite. Il avait dépassé la limite de vitesse permise. On ne le lui pardonnerait jamais. Il était en butte à l'ordre social.

En fait, il avait déclaré la guerre à la société. Mais non, il était en guerre sans l'avoir déclarée. Il avait plutôt été parachuté sur un champ de bataille comme dans le film qu'il avait vu à la télé. Il avait atterri entre deux factions rivales. Entre deux pays hostiles. Sur la frontière mobile qu'est la ligne de front. Il était tombé. Il ne s'était pas relevé. Les deux mains dans la boue. Les yeux suppliants. On allait le fusiller sur place. On n'allait pas s'encombrer de sa personne. Il fallait le détruire ici. Lui, le dangereux agent de l'étranger ! Lui, la terrible menace ennemie ! Lui dont le reste de l'univers pouvait dorénavant se passer ! Lui, le maniaque à l'accélérateur.

Lui qui tient le volant à deux mains dans une auto immobile rangée sur le bord de la chaussée. Patient comme un condamné. Un supplicié attendant docilement la fin du monde. Et, par là, la fin de son supplice. Ou pire. On ne lui enlèverait pas son permis mais on lui supprimerait son auto. On procéderait à la destruction du véhicule devant lui. Sous ses yeux, l'explosion — il imagina quel aurait pu être l'effet d'un coup de fusil sur la coquerelle électronique. Pas la balle, juste le son ! Puis ce serait la disparition : l'automobile se volatiliserait dans un nuage de fumée.

Pensons à un remorquage. C'est en général comme cela que ça se passe. Les policiers demandent une remorqueuse. Elle arrive. Accroche le véhicule. On sent les pièces qui refusent de monter sur la plate-forme. Le treuil est plus fort ; il a la justice de son côté. L'auto s'en va contre son gré, sans rouler. Et le chauffeur doit rentrer à pied. Son attaché-case à la main comme un vendeur itinérant. « On n'a plus d'auto. Il faudra payer une fortune pour la récupérer. » Mieux vaut ne rien dramatiser. Tout de même.

Il y avait de bons côtés à cette aventure. Il respirait plus profondément. Son asthme s'était un peu apaisé. Compte tenu des circonstances, c'était plutôt inusité. Pour peu, il se serait mis à

chantonner. Il avait éteint la radio. S'il avait entendu de la musique, il aurait chanté au moins dans sa tête. « C'est fou, ce que tu te laisses distraire facilement. » Que font les policiers ?

Il était presque heureux finalement de ne plus avoir à lutter contre la montre. D'avoir été stoppé dans sa course folle. De pouvoir enfin souffler. Oui, souffler. Ça fait quand même du bien d'arrêter. Il essuya son front du revers de la main. La sueur sentait le vinaigre. Il avait bu un verre de vin. Et demi. L'odeur de cigarette pourrait masquer celle de l'alcool, mais il ne fumait plus depuis longtemps. Il n'y avait pas de cigarettes dans le coffre à gants. Il n'allait pas se remettre à fumer pour éviter une contravention. Ou tenter de l'éviter.

Bon, il serait en retard. Il ne pourrait pas se rattraper. Il connaissait la procédure. Tout serait très long à partir de maintenant. Peut-être devrait-il passer le test de l'alcoomètre. Souffler dans le ballon... Tout cela est long. Trop long. Le temps s'étirerait dorénavant. Interminable. Permis de conduire. Enregistrement de la voiture. Preuve d'assurance. Repérage à l'ordinateur. Communication avec la centrale. « Bonjour, Carole ! » Imaginez-la à l'autre bout du fil même s'il n'y a plus de fil comme s'il y avait un fil. Et imaginez l'autre personnage, celui qui a enlevé sa casquette pour mieux dégager l'oreille, qui a tout son temps, lui, qui parle du petit garçon, de la petite fille. Il faut entendre demander comment le match de soccer a été, qui a gagné et a-t-il enfin marqué un but ? Le spectacle de fin d'année s'est-il bien déroulé, et la saynète avec les fées ? Une danse à claquettes ! En tutu ? Il y a un tutu en taffetas qui n'a pas tenu ? Les minuscules fesses roses ont été offertes à la vue de toute l'assistance — du monde entier, pour la petite — quelle humiliation ! Aux yeux du public ! Un traumatisme... pour la vie. Non, pas sur YouTube ! Et le vélo volé ? A-t-il été retrouvé ? On ne les retrouve jamais. Vraiment, la police ne fait plus son travail.

Toutes ces paroles inutiles pour insuffler un peu d'humanité à ce qui n'en aura jamais. « Et les amygdales ? » Parce que le travail de bourreau n'est pas toujours drôle, vous savez, ni celui de gérer les appels, de tout repos. Vous m'entendez ? Combien de fois ? Décliner à cœur de jour des 567 RST ou 899 PQT. Et taper les numéros de

plaques minéralogiques sur le clavier. Minéralogiques parce qu'elles étaient attribuées par le ministère des Mines et des Forêts quand il a bien fallu mettre un numéro sur les voitures. Il y en avait trop pour qu'on puisse les identifier en parlant de la voiture de Jos, ou celle du type qui a un drôle de chapeau. Ou la Ford rouge. Trop de marques, trop de modèles, trop de chauffeurs. Maintenant il fallait rentrer tout cela dans l'ordinateur. Sans commettre d'erreurs. « OK à l'écran ! Tu peux procéder... Allez ! Ce n'est pas un véhicule volé. Le gars n'a pas de casier judiciaire. C'est sans danger. Tu peux l'épingler, ton gros méchant chauffard. »

Après la conversation, il faut passer à la contravention proprement dite. À la phase rédactionnelle. Rédiger. Écrire. En vos propres mots, dites-nous ce qui est arrivé. « Racontez vos vacances. » Ça se faisait comme ça durant la première journée de la rentrée à l'école. En fait, il s'agit plus de cocher la bonne case que de composer un texte ou une histoire. C'est toujours la même histoire, de toute façon. Heureusement, les détails créent de la diversité : le numéro de la plaque change, la date, l'heure, le lieu de l'infraction au Code de la route — mais comment déterminer l'adresse civique quand il n'y a que des arbres autour de nous ? Finir par le matricule. Tout doit être écrit. C'est long. Ça prend du temps. Construire le plan de l'échafaud prend plus de temps que construire l'échafaud.

Comment s'expliquer ? Quand on est convaincu de sa propre culpabilité. Quand on ne désire que la sentence. Une sentence expéditive, exemplaire. Puis non. Il essaie de retrouver son calme. Il n'y parvient pas. Et sa respiration redevient difficile.

Comment expliquer quoi que ce soit calmement quand on a été pris en flagrant délit d'excès de vitesse ? Il roulait à 123 km/h dans une zone de 90 km/h. Il était pressé. Comment pourrait-il faire comprendre à des policiers, qui n'attendaient que lui, on dirait... Et depuis combien de temps ? Ils l'attendaient. Lui ou un autre qui roulerait à tombeau ouvert sur une route décidément si secondaire. Une route parmi tant d'autres. Et pourquoi lui, précisément ? Pourquoi pas l'autre ? Comment, quand il était si coupable, prétendre qu'il n'avait pas vu la limite affichée ? Qu'il l'avait vue, mais qu'il l'avait aussitôt oubliée. Voilà. Parce qu'une personne

importante — importante à ses yeux — perdait patience ailleurs. En fait, pas ailleurs mais chez lui. Chez eux. Chez elle et chez lui. Qu'elle pouvait se considérer chez elle chez lui, si vous voulez tout savoir ! Que cette personne en avait assez de tous ses retards. Des plats qui sèchent à force de réchauffer et finissent par cuire à petit feu. Brûler. « Quand c'est noirci, on dit calciné ! » En cendres, incinéré.

Et que... Et que, au détour d'un tournant... C'est ça, un détour, un tournant. Enfin qu'il n'avait pas vu dans la courbe, pas vraiment vu, un groupe de corbeaux qui se nourrissaient d'un animal blessé. L'animal était encore vivant, ensanglanté, on le voyait bouger, oui, mais c'était comme des spasmes et il était incapable du moindre mouvement concerté qui puisse lui permettre d'avancer, encore moins qui lui donne une chance de se sauver. Se défendre, il n'en était pas question. « Une autre innocente victime d'un accident de la route. » Les petites griffes raclaient l'asphalte, comme les ongles de mains miniatures. Des mains de bébé. Comme des mains de nouveau-né.

Ça pouvait être n'importe quoi. Une marmotte. Ça ne se décrit pas quand c'est abîmé comme cela. Tout l'arrière du corps écrasé. Écrapouti. La colonne vertébrale hachurée. On voit les raies du pneu en négatif sur la peau. En positif, sur l'asphalte. Zébrures rouge sang. Soyons clair, la moitié arrière du corps a été réduite en bouillie. Mais ça essaie encore de fuir, cette affaire-là. En grattant le sol avec ses petites pattes d'en avant. Ça tente de s'enlever du chemin. Les autos passent à toute vitesse. Ça veut se mettre à l'abri dans les herbes hautes le long de la route, arriver au gravier, à l'accotement mou, encore un effort, mais ça n'avance pas pendant que les corbeaux, de son postérieur, font un festin.

Une marmotte ? Ce qu'il en reste. On dit aussi un *siffleux* à cause des dents qui claquent sans arrêt, rapidement, de manière irraisonnée, sous la panique. Tchic, tchic, tchic. Un bruit de crécelle plutôt qu'un sifflement. Oui. Un bruit de crécelle, monsieur l'agent. Pourquoi le damné animal a-t-il traversé la rue ? Pour aller rejoindre quelle femelle en chaleur prête à s'accoupler ? Quels petits rongeurs avait-il à nourrir ou à protéger ? Quelle urgence pouvait motiver

cette pauvre bête — au point de risquer sa vie et de venir la perdre ici? Les corbeaux n'en savaient rien. Vous croyez qu'ils nous observent de là-haut? Oui, patiemment. Ils attendent le bon moment. Ils voient quand les forces arrivant en sens contraire vont se rencontrer. Des spécialistes de la fatalité. Des experts en sinistres.

Les corbeaux piquaient le repas de leurs becs pointus. Avec plus de certitude de leur bon droit que s'ils l'avaient eux-mêmes préparé. La bête qui était le repas ne bougeait peut-être plus au point où on en était rendu. « Je ne sais pas. » Il roulait trop vite. Les corbeaux étaient tout affairés à dépecer la partie morte de leur gibier. Mais ils ne chassent pas, ces animaux-là. Ce sont des charognards. Ils ne se donnent pas la peine de chasser. Ils identifient leur proie du haut des airs et ils attendent. Ce n'est pas une proie, c'est une victime. Et même pas « leur » victime. Ils ne font que profiter de la situation. Du malheur des autres.

Ils ne font que s'attaquer à tout ce qui est mort ou presque mort — ici, ils ne pouvaient pas patienter plus longtemps devant les chairs écrabouillées. Et les corbeaux qui n'avaient eu qu'à se laisser descendre des cieus jusqu'aux fesses ensanglantées et à les becqueter — « à les bécoter, je t'aime, mon amour! » —, les corbeaux, je le répète, ne l'avaient pas vue venir, l'auto qui surgissait en trombe, parce que « je suis en retard, vous comprenez ».

Il avait frappé l'oiseau. Et il faisait chaud. Très chaud. Terriblement chaud. On était en pleine canicule d'octobre! La journée la plus chaude de l'année. Elle ne concordait pas avec le solstice, si ce mot n'est pas trop inusité dans une banlieue où les enfants n'épinglent plus le manchon d'un paquet de cigarettes à même la fourche de leur bicyclette... Sur le rabat des Mark Ten, qu'on déchirait le long du pointillé, il y avait des « trivias » à collectionner. Toujours en une ligne : « Solstice d'été : la journée la plus longue de l'année ». C'était une marque de cigarettes. Une encyclopédie. Destinée aux ouvriers.

Le solstice d'été, donc en juin. Mais on était en octobre. Ça n'avait aucun sens. « Des gens meurent de chaleur, on en parle à la radio! » Durant les lignes ouvertes. Surtout des personnes âgées ou des enfants qui éprouvent des difficultés à respirer. Des problèmes

respiratoires. « Il y en a de plus en plus, vous savez. » Il règne toujours une chaleur étouffante au solstice d'été. Mais on n'était pas au solstice d'été, faut-il le répéter. On était presque en hiver. Il n'avait jamais fait si chaud en ce temps de l'année. Un record depuis des ans et des ans ! On l'attribuait aux changements climatiques mais ça tenait de la superstition ; pour certains, le réchauffement de la planète était responsable de toutes les aberrations. Même des vagues de froid. Alors, imaginez, les vagues de chaleur !

Durant le Moyen Âge, on sacrifiait une belle bête pour le solstice ou, si on remonte encore plus loin dans le temps, un être humain. Dans le choix à effectuer, qu'il s'agisse d'un animal ou d'une personne, l'innocence était toujours le premier critère. À cette époque, l'innocence avait de l'importance. On jetait alors son dévolu sur une brebis, par exemple, c'est bien inoffensif, une brebis, ou sur une jeune vierge à immoler. On dressait un bûcher. Les festivités pouvaient commencer.

Aujourd'hui, les dieux viennent chercher leur dû dans les hospices, les hôpitaux et les garderies quand bon leur semble. Cela correspond au même du point de vue des sacrifiés. Les dieux n'ont plus qu'à réclamer ce qui leur revient. À n'importe quelle période de l'année. Il n'y a plus de calendrier. Pour les sacrifices, personne n'est disponible, personne ne s'offre. De toute façon, il n'y a plus de pureté. On est au siècle où personne ne prend le risque de la virginité. De la pureté. Ni de la fidélité, d'ailleurs. Alors, même si on crève de chaleur, on peut allumer un feu de joie. On se dit que rien n'a vraiment changé sauf le temps qui a reculé d'un cran. Sauf que le mois d'août est en octobre, cette année. Sauf que, vers la fin de l'après-midi, il fait déjà sombre. Le cliquet a sauté. La roue s'est emballée dans le mauvais sens. « La crécelle ! »

Le soleil est presque couché. On est entre chien et loup. Ce n'est pas la plus longue journée de l'année. Pas la plus courte, non plus. Mais presque. Et la nuit arrive vers la fin de l'après-midi. Les dieux exigent encore leur ration. Rien n'a changé. Sinon que tout se passe de plus en plus en dehors de notre volonté. Comme les impôts. Et les amendes pour excès de vitesse. Je roulais si vite ? Ça me coûtera combien ? Et pour les points de démérite ?

La chaleur revient. Pesante. Humide. De plomb. Dans cette atmosphère pâteuse — l'air a la consistance d'une éponge — les oiseaux éprouvent toutes les misères du monde à s'envoler. Est-ce que je me fais bien comprendre ? Il y a moins d'oxygène dans l'air quand il fait chaud. Les molécules sont plus distantes. Et puis, la pression atmosphérique joue.

Les oiseaux n'arrivent plus à décoller aussi rapidement qu'auparavant. À prendre leur envol avec autant d'efficacité. Mais, comme l'intelligence leur manque, ils ne calculent pas en fonction de la chaleur ou de l'humidité. Ils se comportent plutôt en fonction de la saison. Ils doivent penser qu'ils ont encore le temps. Ils n'effectuent pas la correction. Ni l'ajustement des réflexes. Ils sont trop gourmands, ils déchirent de leur bec la belle chair sanglante qui ne peut se défendre et ils partent à la dernière minute. Parfois, ils ne parviennent plus à dégager le passage quand il le faut... Ils n'ont pas pris leur élan à temps. Ils n'atteignent pas l'altitude voulue.

Et l'un d'eux vient s'aplatir sur mon pare-brise, dans une mare de sang, de plumes et d'ossements. Vous vous rendez compte. Le bruit sourd. Puis une sorte de gémissement. « Vous comprendrez sûrement. Je suis en retard. Elle m'attend. Ma femme m'attend. Pour le souper. Il faut que je m'occupe de la petite. Des devoirs. Pendant qu'elle prépare le repas. » Les essuie-glaces essuient un corbeau ensanglanté. Ce qu'il en reste justement. Qui servira à nourrir les autres corbeaux. Vous comprenez, messieurs les policiers...

Mais ils ne comprennent rien, les policiers, parce qu'ils n'ont pas suivi. Ils n'écoutent pas. Ils ne sont pas là. Ils ne sont tout simplement pas là. « Regarde. Tourne la tête vers la gauche. Il n'y a personne. » Ils n'ont pas embrayé sur ton passage. Ils ne se sont pas lancés à ta poursuite. Peut-être sont-ils amortis par la chaleur, eux aussi ? Dans le rétroviseur, les policiers ne donnent aucun signe de vie. Pas de sirènes qui meuglent avec hystérie. Pas de gyrophares surexcités, pas de discothèque sur roues. Et d'ici, même leur moteur semble silencieux.

Il n'allait pas revenir sur ses pas et se dénoncer aux policiers qui dormaient. C'est ça, les policiers se seront endormis. Il n'allait pas les réveiller seulement pour être écouté. Ou leur radar n'aura pas

fonctionné. Ou les deux. Ils se sont endormis et ils n'ont pas entendu le signal donné par le radar... Une sorte de bourdonnement enroué.

Alors, lui, il se retrouve un peu imbécile au bord de la route, le long de la chaussée, sur l'accotement mou. Assis dans sa voiture, derrière son volant qu'il tient à deux mains. À enregistrer un plaidoyer de culpabilité. À attendre une peine qui ne viendra pas. Un constat d'infraction qui n'aura pas lieu. La sentence a été suspendue. Un abandon de procédure comme tantôt lorsqu'il est rentré à la maison, parce qu'il a bien fini par arriver à la maison, même s'il a roulé moins vite à compter de ce moment-là. La route lui a semblé interminable. Mais il s'est rendu devant chez lui.

Même si le paradoxe d'Achille et de la tortue n'a pas cessé de lui trotter dans la tête, il est bel et bien là, de retour à la résidence familiale. Le paradoxe d'Achille, le paradoxe de la moitié. « À force d'abord de franchir la moitié du chemin entre le point de départ et le point d'arrivée, puis la moitié de la moitié et ainsi de suite, la tortue qui, chaque fois, franchit la moitié du trajet qu'il lui reste à parcourir se rapproche toujours de son but mais n'arrive jamais à destination. » Est-ce ce qu'on appelle une aporie ? La vie est une aporie, alors. La sienne, surtout. Pourtant, surmontant tout vice de logique, il a réussi à se rendre jusqu'à son domicile, ce soir-là — en fait, cet après-midi : il est arrivé chez lui vers la fin de l'après-midi —, mais c'est uniquement lorsque le soir a commencé à tomber, comprenez-moi, qu'il a réalisé qu'elle était partie. Qu'elle ne reviendrait pas. Sa moitié.

Il est entré dans la maison. Il ne l'a pas appelée. Il ne voulait pas qu'elle sursaute. Le silence était si profond. Elle aurait eu peur. Mais c'est lui qui avait peur. Il n'y avait pas d'odeur de cuisson. Pas d'odeur, du tout. Il tremblait. L'air était blanc. Son cœur battait à tout rompre. Il avait froid. Il a ouvert les garde-robes. Il a couru à la salle de bains. Il a compté les brosses à dents. Il s'est arrêté à un. À une, plutôt. Et il a compris. Il a tout compris. Une brosse à dents, c'est l'infini.

Une seule. La sienne à lui ! Les autres l'ont quittée. Il est ressorti de la maison. Il n'a pas vu de voisins. Il faisait trop chaud. La banlieue était déserte. Les pelouses, jaunies. On était en

octobre ! Les moteurs des échangeurs de chaleur et des appareils d'air climatisé tournaient sans arrêt. Comme si on avait été en plein été. C'est étrange pour cette période de l'année. Il avait froid. Et il avait chaud, à la fois.

Il s'est assis doucement dehors. Sur le pas de la porte. Puis il s'est dit qu'il ne servait à rien de rester là. Quand les voisins arriveraient, il aurait l'air ridicule. Il a voulu descendre l'allée. S'en aller. C'est à cela que ça sert une allée. À s'en aller. Il a essayé de se relever. Mais ça ne fonctionnait pas. Alors, il s'est traîné. Le derrière sur le sol. Comme un cul-de-jatte. En se déplaçant avec ses bras, comme si ses membres inférieurs avaient été fracturés. Il s'est senti ridicule d'avancer à croupetons. De se soulever le derrière du sol, de basculer vers l'avant pendant que les bras servent d'appui, de se laisser choir et de recommencer. Un déplacement virtuel. Comme un robot. « Viens voir, maman ! Papa se déplace drôlement. On dirait R2-D2 dans *Star Wars* ! »

Il s'est immobilisé pas très loin. Il était à moitié paralysé. Comme si le bas du corps avait cédé. Comme un sac de papier mouillé se vide de son contenu. À mi-chemin, dans l'allée, quand on revient de l'épicerie. Entre le trottoir et la maison, il y a un petit escalier. Un escalier de deux marches. Dans l'allée étroite. Ce n'est pas beaucoup, deux marches. Mais ce sont deux marches en béton. Comme les dalles de l'allée. Deux marches tièdes, parfois brûlantes. Il avait fait si chaud durant toute la journée.

Sur la plus haute des deux marches de l'allée qui mène à la maison — ou qui mène à la rue ? il ne se posait plus la question —, il s'est assis du mieux qu'il le pouvait. À l'aide de ses mains, il a placé ses pieds sur la marche du bas. Il avait l'impression de les ranger. Comme lorsqu'on dispose en parallèle dans la rangée au fond de la garde-robe ses souliers. Il a aussi rapproché, avec ses coudes, ses deux genoux qui lui semblaient trop éloignés. Il a penché la tête vers le sol. Il voulait conserver toute sa dignité. Devant les voisins. Au cas où il en arriverait un.

Il a entendu un drôle de son. Il y avait un bruit dans l'air comme un claquement répété. Une sorte de cliquetis. Une crécelle ? Tac-tac-tac. Il a cherché autour de lui. Un bruit de crécelle ! Il n'a

pas vu d'enfant à vélo. Le carton d'un paquet de cigarettes épinglé ne frappait pas contre les rayons de la roue avant ou de la roue arrière finalement d'une bicyclette. Comme il avait pu l'imaginer.

Le son ne venait pas de la pelouse, non plus. Il a regardé par en dessous. Comme quelqu'un regarde quand il a le front appuyé sur les mains croisées. Puis il a levé les yeux plus franchement. Il a redressé la tête. Ça s'est arrêté.

Le bruit s'était arrêté quand il avait regardé vers le ciel. Entre les deux arbres qu'il y a de chaque côté des marches, il a aperçu les corbeaux qui tournoyaient. Dans le silence absolu de la banlieue déserte, il a soudain identifié d'où venait le bruit de crécelle. Il était produit par le croassement d'un corbeau. Le son était très clair ! Sa provenance, évidente maintenant. Tac-tac-tac. Du fond de sa gorge de corbeau, l'oiseau émettait son bruit de petite mitraillette. Imitait le claquement de la crécelle. Reproduisait le bruit du carton enlevé au paquet de cigarettes claquant contre la roue de la bicyclette. Pendant que les autres corbeaux tournaient en rond au-dessus de lui. Celui qui croassait sans arrêt s'était immobilisé sur une branche. Et il le fixait en croassant. Ce bruit ! On aurait cru une crécelle. Vraiment.